IdeAs

Idées d'Amérique

16 | 2020

**Les marges créatrices : intellectuel.le.s afro-
descendant.e.s et indigènes aux Amériques, XIX-XXe
siècle**

Le moment Biden : comment la primaire démocrate s'est surprise à désigner le favori

Philippe Corbé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ideas/9637>

DOI : [10.4000/ideas.9637](https://doi.org/10.4000/ideas.9637)

ISSN : 1950-5701

Éditeur

Institut des Amériques

Référence électronique

Philippe Corbé, « Le moment Biden : comment la primaire démocrate s'est surprise à désigner le favori », *IdeAs* [En ligne], 16 | 2020, mis en ligne le 01 octobre 2020, consulté le 18 octobre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ideas/9637> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ideas.9637>

Ce document a été généré automatiquement le 18 octobre 2020.

IdeAs – Idées d'Amérique est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Le moment Biden : comment la primaire démocrate s'est surprise à désigner le favori

Philippe Corbé

- 1 « On n'écrit l'épithète de quelqu'un que lorsqu'il a mené sa dernière bataille », écrit Joe Biden dans *Promises to Keep*, son autobiographie publiée pour sa campagne de la primaire démocrate 2008, échouée dans les neiges de l'Iowa dès le troisième jour de l'année. Au moins, lors cette deuxième candidature après celle pour le scrutin de 1988, il n'a pas renoncé avant même que les électeurs ne soient appelés à s'exprimer.
- 2 Ce soir du caucus 2008, avec une piteuse cinquième et avant-dernière place et moins de 1 % des votes, Joseph Robinette Biden, 65 ans, le vétéran de cette course, sénateur depuis 35 ans, voit le benjamin Barack Obama prendre l'ascendant : « dans cette nuit de janvier, à ce moment décisif de l'histoire, vous avez fait ce que les cyniques disaient que nous ne pouvions pas faire » clame le futur président, qui prendra Biden comme colistier. « Nous choisissons l'unité plutôt que la division, et envoyons un puissant message indiquant que le changement arrive en Amérique. »

Les routes blanches de l'Iowa

- 3 Douze années plus tard, dont huit passées à la Maison Blanche comme vice-président, Biden mène fin janvier 2020 une nouvelle bataille poussive sur les mêmes routes blanches de l'Iowa. Il a certainement déjà deviné qu'elle va se conclure par un nouveau résultat piteux au caucus (il échappera néanmoins de 2500 voix à une nouvelle cinquième place). Alors qu'il faut faire la queue dans le froid pour assister aux discours de Pete Buttigieg et que Bernie Sanders va rassembler le lendemain soir 3000 partisans, le bus « Joe, une bataille pour l'âme de la nation » n'a aucun mal à trouver de la place pour manœuvrer sur le parking quasi vide d'un hôtel Quality Inn de Fort Madison près du Mississippi partiellement gelé. Dans un salon aux moquettes usées, des panneaux ont été peints aux feutres rouges, blancs et bleus. « 2020, It's Biden Time », « Fired up for Joe ».

- 4 Après deux échecs en 1988 et 2008, après des préparatifs de campagne avortés avant 2016 par le décès de son fils, le scepticisme du président Obama, et la machine du clan Clinton, 2020 marque-t-il vraiment le moment Biden ? On ne sent pas vraiment le feu, ni chez le candidat qui lit sans beaucoup de naturel des fiches rangées dans un classeur noir, ni chez les quelques dizaines de sympathisants, souvent âgés, venus l'écouter. « Nous choisissons l'unité plutôt que la division » promet comme un vieux refrain le candidat, d'une voix un peu forcée pour réveiller les journalistes somnolents, sans même prétendre incarner cette fois le « *changement* ».
- 5 Pourtant, à la fin de cette prestation molle au débit heurté, un autre Joe Biden, plus animé, moins rouillé, apparaît lorsque les curieux en file indienne commencent à venir lui parler. Il les regarde, il les touche. On dirait qu'il les reconnaît. Une dame de son âge, endimanchée, appuyée sur une canne, lui raconte qu'elle vient de perdre son mari et que ses mots sur le deuil – sa femme et sa fille mortes dans un accident de voiture en 1972, son aîné Beau d'un cancer en 2015 – l'ont réconfortée.
- 6 Un prêtre est venu écouter celui qui veut être le premier catholique élu président depuis JFK : « Battre Donald Trump c'est certainement important. Nous voyons à quel point les gens souffrent. Je veux voir un homme qui est moral et intègre. Je veux quelqu'un qui a les pieds sur terre et qui sait différencier le bien et le mal. C'est important pour moi. »
- 7 Un électeur républicain en large veste camouflage, un badge de la NRA sur la casquette :

Je crois à la NRA, je ne suis pas d'accord avec certaines de ses positions sur le contrôle des armes. Néanmoins, la force de ses convictions et son intégrité morale sont bien là. Je suis républicain. J'ai voté pour Richard Nixon. Et je suis républicain depuis. Bien entendu j'ai voté pour Trump en 2016. Mais il n'a pas l'intégrité morale pour être président. Les mensonges, son Moi d'abord. Ce qu'il fait doit lui profiter, pas profiter à ce pays. Il n'a pas tenu ses promesses. Et je n'attends rien de nouveau à l'avenir. Il faut changer.

De mal en pis dans le New Hampshire

- 8 Huit jours plus tard, à Manchester, dans le New Hampshire, les Démocrates locaux convient les candidats à trois jours de la primaire. Les partisans de chaque camp occupent les tribunes avec des bannières colorées comme dans les coupes de quidditch des aventures de Harry Potter. Les lampions mauves des Bernie Bros face aux grandes lettres B-O-O-T E-D-G-E E-D-G-E des partisans de Mayor Pete en t-shirts jaunes. L'électricité de la salle passe de 220 à 110 volts lorsque l'ancien vice-président entre avec son classeur noir. Il salue ses partisans au fond, en haut des tribunes, moins nombreux et moins enthousiastes que ceux des candidats Warren, Klobuchar, Yang et Deval Patrick (oui, même Deval Patrick, cherchez sur Google si le souffle de son éphémère candidature ne vous pas effleuré). Au stand Biden, personne ne s'arrête pour se faire prendre en photo à côté d'un Joe souriant en carton-pâte. Autour de l'arena que remplira le président Trump deux jours plus tard (il y prédira qu'en avril, quand il ferait un peu plus chaud, le virus disparaîtrait « *miraculeusement* »), chaque camp a planté des panneaux dans la neige pour son candidat. Il faut bien chercher pour apercevoir ceux de Biden. Sur l'un d'entre eux, il est écrit « *Don't Give Up* ». N'abandonne pas.

- 9 On voit même des écriteaux pour Mike Bloomberg, qui ne concourt pas à cette première primaire mais dépense des centaines de millions de dollars pour inonder les écrans de publicité à travers le pays. De plus en plus de démocrates centristes se raccrochent à l'ancien maire de New York parce qu'ils ne croient plus que Biden puisse s'imposer. Ses sondages flatteurs pendant une bonne partie de l'année 2019 se sont effilochés. Ils craignent Sanders. Ils craignent Trump. Qui craint encore Biden ?
- 10 Depuis que l'Iowa et le New Hampshire ouvrent la saison présidentielle, un seul candidat a remporté la nomination sans avoir gagné une seule de ces deux premières étapes. C'était Bill Clinton, en 1992, mais il avait terminé à une seconde place inespérée dans l'Etat de Nouvelle-Angleterre (« Ce soir, le New Hampshire a fait de moi le *Comeback Kid* ! »). Avant même que la nuit tombe le soir du vote, l'ancien vice-président quitte le New Hampshire en avion privé sans attendre les résultats. Moins de 8,5 %. Il est cinquième.

Ce n'est pas l'année de la révolution : de la Caroline du Sud au Super Mardi

- 11 Trois semaines plus tard, quand Biden, détendu, entre dans la boutique d'un glacier mexicain d'un quartier populaire de Los Angeles et commande des glaces chocolat/vanille (« *C'est Tio Jose qui paye* » plaisante le maire Eric Garcetti qui soutient « *Oncle Joe* ») avec ses célèbres Ray Ban Aviator qui lui donnent un air décontracté mais rappellent qu'il a été jeune dans les années 50, l'ancien vice-président a retrouvé le sourire. Il confie qu'il est « *très, très ému* » par les ralliements d'anciens candidats centristes reçus depuis deux jours, d'abord Pete Buttigieg, la révélation de la campagne, puis la sénatrice Amy Klobuchar et l'ancien représentant Beto O'Rourke (dont l'étoile présidentielle a pali dès 2019 quand il a fait la une de *Vanity Fair* avec des clichés reaganien de Annie Leibovitz dans le désert du Texas).
- 12 En trois semaines, le vent a tourné. D'abord la candidate de gauche Elizabeth Warren a déchiqueté Michael Bloomberg sans même laisser une trace de sang. Du grand art. C'était le 19 février, sur la scène du Théâtre des Arts au Paris Casino de Las Vegas, lors d'un débat diffusé sur NBC. La sénatrice du Massachusetts s'est acharnée sur le milliardaire, son arrogance, son passé politique du côté des Républicains, ses mauvaises habitudes avec les femmes, les arrestations de jeunes noirs quand il était maire de New York. Bloomberg est sorti de la salle sonné sans avoir encore compris qu'il était déjà mort. Comment pourrait-il tenir face à Trump s'il reste aussi passif et hautain ? Beaucoup de centristes qui étaient prêts à reporter leurs espoirs sur Bloomberg commencent à regarder Biden d'un autre œil. Il finit deuxième, derrière Sanders, et démontre que son électorat est moins blanc que ceux de Buttigieg et Klobuchar.
- 13 Cela se confirme quelques jours plus tard en Caroline du Sud, où il a tout misé. Après le soutien décisif du représentant Jim Clyburn, très populaire dans la communauté afro-américaine qui pèse particulièrement lourd dans cet Etat du Vieux Sud, il obtient près de la moitié des suffrages, près de trente points d'avance sur Sanders. Buttigieg, à moins de 10, comprend que c'est terminé. Le milliardaire Tom Steyer prouve que l'argent ne protège pas du ridicule (17 millions de dollars dépensés dans des pubs télé dans l'Etat, pour 61 140 voix) sans que Bloomberg ne retienne la leçon.

- 14 Trois jours plus tard, le soir du Super Mardi, l'ancien maire de New York est ratatiné, après avoir dépensé un demi-milliard de dollars. Il sauve l'honneur en remportant la primaire des Samoa en Océanie avec 175 voix. Dans les quinze scrutins du Super Mardi, chaque voix lui a finalement coûté près de 300 dollars. Dans certains Etats, Biden, à sec, n'a pu dépenser que quelques dizaines de milliers de dollars en publicités quand Bloomberg déversait des dizaines de millions.
- 15 Au crépuscule, sur le terrain de sport derrière une école élémentaire près du boulevard Obama à Los Angeles, deux cents partisans de l'ancien vice-président attendent les résultats du Super Mardi. Près des estrades, Jennifer Palmieri sourit. L'ancienne directrice de la communication de Barack Obama à la Maison Blanche et de la candidate Clinton a compris que Bernie Sanders ne remportera pas la nomination. Les premiers résultats de la côte Est dessinent une vague Biden qui va déferler non seulement sur les Etats où il était favori, mais aussi le Massachusetts (Warren perd à domicile) et le Texas. Même en Californie, avec son électorat jeune et latino, Sanders ne distance pas autant Biden qu'il ne l'espérait.
- 16 « C'est une bonne soirée, c'est une bonne soirée » se félicite Biden en montant sur scène, « ils ne l'appellent pas Super Mardi pour rien ! ». Il confond son épouse et sa sœur à ses côtés, les journalistes sur la pelouse pouffent. Quand une protestataire antispéciste saute brutalement sur scène, et que Jill Biden doit protéger son époux, Katie hurle. Elle a cru un instant que quelqu'un voulait le tuer, comme Robert Kennedy, déjà à Los Angeles, le soir de la primaire de Californie en 1968, alors qu'il allait emporter la nomination démocrate pour la présidentielle.
- 17 Katie n'est jamais venue écouter un homme politique, mais elle enseigne à l'école voisine, et elle a décidé le matin même de voter Biden plutôt que Sanders, « parce je crois qu'il peut battre Donald Trump ». Pour cette quinquagénaire noire, la large victoire en Caroline du Sud a tout changé :
- Lui seul peut gagner, et le plus important pour moi et pour mes enfants, c'est que Trump ne soit plus président. Le seul moyen pour gagner, c'est que les Noirs aillent voter, comme ils l'ont fait pour Obama. Biden était son vice-président pendant huit ans. Vous connaissez beaucoup d'hommes blancs qui accepteraient d'avoir pour patron un homme noir avec moins d'expérience et beaucoup plus jeune ? J'aurais bien aimé voter pour ma sénatrice Kamala Harris, mais elle a arrêté sa campagne trop tôt. Si j'avais pensé que Bernie Sanders était le mieux placé pour battre Trump, j'aurais voté pour lui. Mais l'Amérique, ce n'est pas Los Angeles.
- 18 Un peu plus loin, Josh, trentenaire tatoué, brandit un panneau Sanders > Buttigieg > Biden. Il a soutenu le sénateur du Vermont en 2016 (« contre Wall Street et Washington »), Buttigieg au début de la campagne 2020 (pour sa jeunesse et le symbole que représenterait un vétéran homosexuel à la Maison Blanche), et n'a prêté attention à Biden que parce que l'ancien maire de South Bend a appelé à voter pour lui deux jours plus tôt.

Il ne me fait pas rêver, pas du tout, il est trop vieux, trop modéré, trop « marécage de Washington » comme dirait Trump, il a voté pour la guerre en Irak. Il a humilié Anita Hill en 91 quand elle a accusé le juge Clarence Thomas de harcèlement sexuel, Biden a choisi de ne pas la croire et a laissé Thomas siéger depuis à la Cour Suprême. Mais ce n'est pas l'année de la révolution. Il faut sortir Trump, il faut qu'on se rassemble et qu'on soit disciplinés, car aujourd'hui si on se divise, Trump sera réélu. Les affaires, la procédure de destitution, les médias peuvent nous faire croire qu'il va être battu, mais je connais même un latino, dont l'épouse est sans-papier, qui va voter pour lui ! Trump va gagner si on ne fait rien. Et Biden a raison

de dire que le caractère, la décence et l'âme de la nation sont en jeu dans cette élection.

Un candidat par défaut peut-il l'emporter ?

- 19 Après dix-huit mois de campagne, Biden demeure un candidat par défaut. Il ne fait pas rêver l'Amérique, il promet seulement de lui épargner quatre ans de plus de Trump. Combien de témoignages récoltés en ce sens, depuis le premier discours de sa campagne, dans un local syndical de Pittsburgh en Pennsylvanie, combien de partisans comme Paul qui dit ce jour-là le soutenir avant tout parce qu'il est le mieux placé pour battre le président : « Non seulement qu'il puisse être élu mais par une très grande majorité. Je veux qu'il écrase Trump. Je crois que Biden a une chance de le faire. Pour montrer au monde que Trump ne nous représente pas. » Fin juin 2019, à Miami, devant la salle du premier débat pendant lequel Kamala Harris va attaquer Joe Biden, il est difficile de trouver des partisans explicites de l'ancien vice-président (même la fantasque Marianne Williamson rassemble davantage de militants). Un seul jeune homme porte un t-shirt Biden. Il aurait l'âge d'être son petit-fils et peine à expliquer pourquoi il serait le meilleur pour l'Amérique : « Ça m'est égal qui est élu président, tant que ce n'est pas Donald Trump. Ça me va. Tant que ça suffit à ce qu'il quitte le pouvoir ».
- 20 Peut-on gagner par défaut ? L'ancien vice-président a été systématiquement sous-estimé, comme souvent dans sa vie politique, y compris par Barack Obama qui l'a découragé de se présenter en 2016. Après quatre ans de Trump, Biden, vraiment ? Un dimanche de la mi-octobre 2019, dans une arrière-salle d'un forum syndical à Altoona (Iowa), Olivia Nuzzi du *New York Magazine* tente d'arracher quelques mots au candidat à la primaire, sous le regard méfiant de ses communicants qui craignent ses gaffes, pour sa une qui va titrer « Comment ce gars est-il toujours en tête ? » : « Biden est probablement le moins redoutable des candidats en tête de tous les temps. Et pourtant, selon les sondages, il est toujours en tête... mais pour combien de temps ? ».
- 21 Dix mois plus tard, trois jours avant son discours d'investiture à la convention prononcé depuis sa ville de Wilmington (Delaware), alors que les sondages indiquent qu'il est le favori dans le match contre le président sortant, que les écarts de la fin de l'été 2020 sont peu ou prou les mêmes qu'à la fin de l'hiver 2019, une retraitée sur sa chaise pliante, la seule de son quartier pavillonnaire du Wisconsin à avoir planté un panneau Joe sur sa pelouse, suggère une explication : « C'est le moment Biden, non ? ».
- 22 Lui qui serait plus vieux au premier jour de son mandat que ne l'était Ronald Reagan, le président le plus âgé, au dernier jour du sien, lui qui est né pendant la Seconde Guerre mondiale dans une famille marquée par la Grande Dépression, lui qui était déjà trop âgé pour faire partie de la première conscription pour le Vietnam ou pour participer à la contestation sur les campus dans les années 60 et la libération sexuelle, lui qui a été élu sénateur à Washington alors que *I Can See Clearly Now* de Johnny Nash était en tête des ventes de disques, a démontré tranquillement pendant une campagne scandée par ses souvenirs sépia de l'Amérique des années 40 et 50 que les pépiements sarcastiques des réseaux sociaux, les élans idéalistes de l'aile gauche, et les prédictions doctes des commentateurs sont un miroir déformant de l'Amérique.
- 23 La procédure de destitution du président, ironiquement déclenchée par les efforts du camp Trump pour déstabiliser Biden et sa famille, puis la pandémie qui l'a obligé à

mener campagne à domicile, ont installé un contraste accru avec le président sortant. Biden est ennuyeux, mais l'Amérique n'est-elle pas fatiguée du spectacle de la Maison Blanche ? Son pari initial que cette élection ne se ferait pas sur le changement ou le rêve, mais serait avant tout un référendum sur Trump, lui a permis de gagner la primaire et pourrait lui faire gagner l'élection. Plus qu'en 1988, plus qu'en 2008, plus même qu'en 2016, Joe Biden pense être l'homme du moment.

AUTEUR

PHILIPPE CORBÉ

Philippe Corbé, correspondant de RTL aux Etats-Unis depuis 2015, auteur de *Roy Cohn, l'avocat du diable* (Grasset).